

XVIII.

Le vrai courage.

NOUVELLE.

C'était au milieu de l'année 18.... vers le soir : une foule nombreuse circulait dans les rues et sur les promenades , car la chaleur avait été accablante dans la journée , et chacun semblait avide de se rafraîchir au souffle d'une brise légère qui venait de s'élever.

Cependant des nuages de vapeurs se balançaient dans les airs , comme de lourdes

montagnes prêtes à se résoudre en des torrens de pluie. En effet, Paris fut bientôt inondé par une de ces averses qui ôtent aux piétons attardés le loisir de se montrer difficiles sur le choix d'un abri.

Donc , trois jeunes gens qui se promenaient sur les boulevards furent charmés de trouver un refuge dans un cabinet de lecture , où la pluie avait attiré plus de monde qu'il ne pouvait raisonnablement en contenir. Au lieu de suivre l'exemple général , de prendre un livre ou une gazette , ils s'engagèrent dans une conversation qui bientôt devint si bruyante , que chacun des assistans leur lança un regard mécontent ; car c'est une véritable infraction à la liberté individuelle que le bruit dans un cabinet de lecture.

Cependant un lecteur seul n'avait encore donné aucune marque de déplaisir aux trois amis , bien qu'il fût assis à quelques pas d'eux , ce qui devait lui rendre leur présence d'autant plus incommode. Un énorme in-quarto était ouvert devant lui , sur le tapis vert de la table , et ses yeux ne le quittaient que pour se reporter sur un cahier de papier où il prenait des notes.

C'était un homme d'une trentaine d'années

environ, à l'air calme et méditatif, au front saillant et développé, dont les rides précoces trahissaient des veilles laborieuses, les nobles efforts d'une intelligence vaste et féconde. Il y avait dans toute sa personne un cachet de distinction difficile à méconnaître; cependant ses vêtemens, quoique d'un drap très fin, n'indiquaient aucune prétention au luxe ou à l'élégance, car la couleur en était sombre et la coupe sévère.

De temps en temps il abandonnait son travail pour se livrer à ses pensées; et parfois ses yeux s'animaient d'une de ces expressions qui décèlent une âme ardente et énergique; mais aussitôt il les baissait vers la terre comme honteux de lui-même, et ses traits reprenaient la gravité qui leur était habituelle.

Son extérieur contrastait singulièrement avec celui des trois jeunes gens que nous venons de citer: ceux-ci continuaient à causer et à rire, sans s'inquiéter des murmures qu'une conduite si inconvenante excitait dans l'assemblée. Leur visage enflammé accusait les suites de l'intempérance; néanmoins il était évident, à leur tournure et à leur langage choisi, qu'ils appartenaient à une classe élevée de la société.

L'un d'eux, Ernest Dosmon, qui se faisait remarquer par la vivacité et la finesse de ses réparties, jetait souvent un coup d'œil furtif sur l'étranger; puis une expression de dépit froissait ses lèvres, car il ne pouvait se dissimuler que ses traits d'esprit ne produisaient aucun effet sur lui; cependant il voulait à tout prix attirer son attention, et, se penchant sur son épaule:

« — Monsieur, lui dit-il, cet ouvrage doit être bien intéressant, car il paraît absorber toutes vos facultés? »

Cette question, faite d'un ton assez impertinent, ne reçut point de réponse. Tout le sang d'Ernest se porta à son visage; il avait surpris un sourire railleur sur celui de ses amis.

« — Mon cheval bai est à toi, lui dit l'un d'eux, si tu parviens à obtenir une parole de cet homme impassible.

« — Pourriez-vous reculer votre siège, monsieur? il me gêne. »

Ces mots furent prononcés par Ernest, qui venait effrontément d'approcher son tabouret de celui de l'étranger.

« — J'ai eu l'honneur de vous dire que

vous me gêniez, monsieur, » répéta-t-il avec un accent provocateur.

Celui auquel il s'adressait leva alors la tête, et Ernest put lire dans ses yeux fixés sur lui plus de compassion que de colère. Exaspéré au dernier point par cette modération, qu'il prit pour du dédain, il poussa rudement l'étranger avec son coude. Ce dernier se leva aussitôt dans l'intention de se retirer; mais le mouvement qu'il fit ayant ébranlé la table, l'écrivoire dont il s'était servi roula sur Ernest, et ses habits furent inondés d'encre.

« — S'il vous fallait une offense envers moi, s'écria-t-il en se dressant, pâle de courroux, devant sa victime, vous pouviez la choisir plus noble, monsieur: ceci est une basse insulte, et je ne souffrirai pas... »

Ses amis, voyant que les choses prenaient une tournure aussi sérieuse, l'interrompirent et cherchèrent à l'apaiser; mais il les repoussa rudement.

« — Monsieur, dit à son tour l'étranger d'un ton calme, bien qu'un léger tremblement agitât ses lèvres, recevez mes excuses pour un accident que le hasard seul a causé. Quant au mot insulte, dont vous venez de

vous servir, il me semble que si l'un de nous peut se l'appliquer, ce n'est pas vous. »

Et son regard incisif parut sonder la conscience d'Ernest. Le jeune homme eut besoin de faire un violent effort sur lui-même, afin de soutenir ce regard sans confusion; mais il s'était trop avancé pour consentir à reculer; d'ailleurs, humilié de la supériorité que l'étranger conservait sur lui, sa fureur ne connut plus de bornes.

« — Monsieur, s'écria-t-il, je persiste à dire que je suis l'offensé, et vous m'en rendrez raison autrement que par de vaines excuses!

« — C'est cependant la seule réparation qu'il soit en mon pouvoir de vous faire. L'offense dont vous vous plaignez a été involontaire: je vous le répète, monsieur; n'est-ce point assez?

« — Et moi, je vous répète que cette réparation est insuffisante; vous m'avez blessé dans mon honneur par un outrage détourné; et cette affaire ne peut se vider que les armes à la main.

« — Je ne me bats point en duel.

« — Alors, vous êtes un lâche! »

L'étranger pâlit, ses beaux traits se con-

tractèrent visiblement, et les témoins de cette scène croyaient déjà entendre sortir de sa bouche les expressions d'une colère longtemps comprimée, lorsqu'après avoir appuyé avec force la main sur son cœur, pour en étouffer les battemens, il dit d'une voix émue, mais douce, en se tournant vers son agresseur :

« — Vous m'avez insulté, jeune homme ; grièvement insulté ; mais puissiez-vous vous le pardonner comme je vous le pardonne ! »

Puis il s'ouvrit un passage à travers la foule et disparut.

Le sourire de triomphe qui se jouait sur les lèvres d'Ernest s'évanouit aux dernières paroles de l'étranger, et quand ses yeux, en le suivant, eurent cessé de le voir, il resta stupéfait, anéanti, entre ses deux amis, qui ne savaient s'ils devaient le féliciter ou le plaindre de sa victoire, tant la révolution qui s'était opérée en lui était évidente et subite.

D'où provenait donc l'ascendant qu'exerçait sur son esprit un homme qui avait souffert qu'on l'accusât de lâcheté sans laisser échapper le moindre signe de colère ?... Manquer de courage était un crime monstrueux pour Ernest, et cependant une secrète intuition lui révélait dans l'étranger une âme

noble et élevée, un de ces êtres d'élite dont on serait fier d'obtenir l'estime, qu'on voudrait pouvoir nommer son ami.

« Ah ! s'il n'était pas lâche, pensait-il, si ce mot flétrissant ne se plaçait pas entre nous, avec quelle joie j'irais lui dire que j'accepte son pardon, que je l'implore une seconde fois, qu'il m'est nécessaire pour calmer les reproches de ma conscience ; car vainement je chercherais à me le dissimuler, tous les torts ont été de mon côté : du moins cette sottise incartade me guérit à jamais de l'intempérance. »

On voit que les qualités qu'Ernest devait à la nature et à une bonne éducation, avaient été plutôt altérées que détruites par une vie mondaine et dissipée. S'étant séparé de ses amis à la porte du cabinet de lecture, il prit la première rue qui s'offrit à lui et arriva insensiblement dans un quartier sombre et désert. Tout entier à ses réflexions, sans but arrêté, il marchait d'un pas rapide, ne regardant pas même autour de lui : il ne put donc remarquer qu'un homme de mauvaise mine épiait sa démarche.

Bientôt cet homme l'aborde et lui demande l'heure. « La nuit est trop obscure, répond étourdiment Ernest, pour que je consulte ma

montre ; mais je suppose qu'il n'est pas loin de dix heures. »

Cette phrase à peine achevée, il se sent saisir au collet par un bras nerveux, son chapeau vole sur le pavé, et il reçoit sur le crâne un coup violent qui l'étourdit. « Aux voleurs ! à l'assassin ! » s'écrie-t-il. Puis une lutte inégale s'engage entre lui et les scélérats, car maintenant ils sont deux.

Déjà il n'a plus de montre, mais sa bourse est encore en sa possession. « — Finissons-en avec lui, dit l'un des voleurs, ses cris vont nous perdre ! » Puis soudain la pointe affilée d'un couteau est dirigée sur la poitrine du malheureux Ernest : il se croit perdu, lorsqu'il échappe au danger par un secours inespéré. Un homme armé d'une canne à épée, fond tout-à-coup sur les malfaiteurs, et, comme la lâcheté accompagne généralement le crime, il ne tarde pas à les mettre en fuite ; mais son sang coule, car il a reçu une blessure au côté.

« — Homme généreux, s'écrie Ernest, en lui serrant la main avec force, vous avez exposé votre vie pour sauver la mienne... dites, comment puis-je reconnaître un tel service ?

« — C'est à Dieu seul que votre reconnaissance doit s'adresser, répond son libérateur ;

je n'ai été que l'instrument de sa volonté. »

Au son de cette voix, Ernest se frappe le front avec violence.

« Infâme que j'étais ! s'écrie-t-il ; et moi qui l'accusais de lâcheté !... Monsieur, poursuit-il en se tournant vers l'étranger qui vient aussi de le reconnaître, mon indigne conduite envers vous, la noblesse de la vôtre, m'ôtent tout moyen de justification : en opposant le pardon à l'injure, en m'enseignant ce que c'est que le vrai courage, vous m'avez rendu bien vil à mes yeux : n'importe, je vous remercie de la leçon, car je sens qu'elle ne sortira jamais de ma mémoire !

« — Ne parlons plus du passé, réplique son compagnon d'un ton affectueux : il n'est point de fantes qu'un sincère repentir n'efface, et le léger tort que vous croyez avoir à vous reprocher envers moi cesse d'en être un dès que vous l'avouez avec tant de franchise.

« — J'accepte votre pardon, dit Ernest en saisissant la main que lui présentait l'étranger : toute la générosité doit être de votre côté ; cependant, si je n'ai aucun droit à votre estime, croyez du moins que je sais apprécier, honorer la vertu. »

Tout plein de son émotion, Ernest suivait

son libérateur, sans s'apercevoir qu'il se dirigeait dans un quartier opposé au sien : ce n'est qu'en le voyant s'arrêter devant une maison située dans le faubourg Saint-Germain qu'il reconnut sa distraction ; mais, avant de le quitter, il lui demanda la permission de venir lui rendre ses devoirs le lendemain.

« — Vous ignorez que c'est vous engager à monter quatre étages, » répondit l'étranger en souriant.

« Bon ! se dit Ernest, il est pauvre, je suis riche.... » Puis, charmé de cette découverte et de la pensée qu'elle lui avait suggérée, il se disposa à prendre congé de son compagnon. En ce moment la lumière d'un réverbère l'éclairant en entier, Ernest le vit pâle et chancelant, et il remarqua pour la première fois que son linge était taché de sang.

« Vous êtes blessé ! s'écria-t-il. Oh ! veuillez accepter l'appui de mon bras jusque chez vous : c'est comme une grâce que je vous le demande. »

Et tous deux entrèrent en silence dans la maison. Arrivé à son appartement, l'étranger se laissa tomber sur un siège, car sa blessure, bien que légère, avait épuisé ses forces. Ernest effrayé tira le cordon d'une sonnette, et

presque aussitôt un vieillard, à l'aspect vénérable, se montra sur le seuil de la porte restée ouverte.

« Qu'est-ce ? s'écria-t-il en se précipitant vers le blessé ; bonté divine ! qui vous a mis en cet état, monsieur le comte ? »

Puis il jeta sur Ernest un regard interrogateur et soupçonneux.

« Tranquillisez-vous, mon vieil ami, dit son maître, ce n'est qu'une égratignure, voyez ! » Il voulut entr'ouvrir ses vêtemens ; mais il lui prit une défaillance qui l'en empêcha.

« Il appelle cela une égratignure ! reprit le vieillard en visitant la blessure. J'avais bien dit qu'il finirait par tomber dans quelque guet-apens, s'il persistait à aller seul la nuit dans ces quartiers déserts, vrais repaires de bandits ! Mais monsieur ne veut pas que je l'accompagne, il prétend faire ses bonnes œuvres lui-même et en secret ; il craint, dit-il, d'exposer la vie de son vieil intendant, une vie qui n'est utile à personne, tandis que la sienne.... O mon Dieu ! mon Dieu ! comme son sang coule !.... Ingrat enfant, que j'ai tenu tout petit dans mes bras, qui fait toute la joie

de ma vieillesse, et dire que j'ai peut-être à trembler pour ses jours ! »

Pendant ce colloque, l'intendant déchirait à la hâte des ligatures dont il bandait la plaie de son maître ; puis il lui frottait les tempes avec du vinaigre. « Au nom du Ciel ! monsieur le comte, poursuivit-il, répondez à votre pauvre serviteur ; dites que vous voulez vivre pour lui, que vous ne vous exposerez plus !

« Si j'allais chercher un médecin ? » s'écria Ernest, qui ne pouvait retenir les larmes que lui arrachaient à la fois le remords et l'attendrissement.

« — Non, c'est inutile, dit le blessé, qui ouvrit les yeux, je me sens mieux. » Puis il ajouta, en serrant la main de l'intendant : « Ne craignez rien, mon digne ami ; une bonne nuit réparera mes forces, demain il n'y paraîtra plus.

« — Et vous rêverez à quelque nouvelle imprudence ! Mais je déclare, moi, que si ce train de vie continue, j'en instruirai madame votre tante, qui vous aime comme son fils, et vous déshériterà ; oui, monsieur le comte, elle vous déshériterà ! Vous serez bien avancé,

quand toute votre fortune aura été dissipée en charités ! il ne vous restera plus rien pour soulager les pauvres ; vos enfans, comme vous les appelez, mourront de faim !.... Oh ! vous avez beau me faire des signes, poursuivit l'intendant qui s'échauffait de plus en plus ; je ne me tairai pas : c'est une juste punition pour les inquiétudes que vous me causez tous les jours. Oui, monsieur, dit-il en se tournant vers Ernest, M. le comte de Vandrec que vous voyez logé dans ce modeste appartement, a cinquante mille livres de rente, et savez-vous à quoi il les emploie ?.... A nourrir de malheureuses familles qu'il va dénicher, Dieu sait où, et lui se laisserait presque manquer du nécessaire, si je n'y mettais bon ordre en grapillant de côté et d'autre sur les fonds qui me passent par les mains ; car, comme il ne peut se multiplier, il faut bien qu'il me charge d'une partie de la distribution de ses aumônes. Oh ! c'est un noble jeune homme, monsieur, la bénédiction des pauvres, la gloire de sa famille ! »

Et l'intendant, vaincu par son émotion, s'essuya les yeux ; mais il est probable qu'il ne se serait pas arrêté en si bon chemin, si le

comte, qui avait recouvré entièrement ses sens, ne lui eût imposé silence.

Pendant ce temps, Ernest était en proie à une violente agitation; tout son corps tremblait, et de grosses larmes inondaient ses joues; enfin, incapable de se maîtriser davantage, il saisit la main de M. de Vaudrec et la portant avec respect à ses lèvres :

« — Oh ! votre pardon ! s'écria-t-il, votre pardon ! je veux encore l'entendre, car je sens que, sans lui, je vivrais misérable ; mais apprenez-moi aussi où vous puisez tant de vertu ?

Le comte leva ses regards sur un Christ d'ivoire suspendu à la muraille, puis il les reporta avec humilité vers la terre.

« Eh bien ! je servirai le même maître, poursuivit le jeune homme avec enthousiasme : j'abjure mes erreurs, vous serez mon guide, vous me ramènerez dans la bonne voie. Oh ! dites que vous consentez à devenir mon ami, mon frère....

M. de Vaudrec, pour toute réponse, ouvrit ses bras à Ernest, qui se précipita sur son sein.

XIX.

Le Curé et le Gendarme.

1793.

« Ici vous êtes en sûreté, ces maudits bleus ne vous ôteront pas un seul cheveu de la tête; car, voyez-vous, j'ai de la poudre et du plomb, puis bonne envie de ne pas les manquer, » disait, en 1793, un fermier breton à un curé proscrit à qui il venait de donner asile.

« — Je vous remercie, cher Quidney, ré-

pondit le pasteur; mais je n'exposerai pas vos jours, ceux de votre femme, de vos enfans, pour sauver les miens. Non, non, Dieu me garde d'une telle lâcheté; le sang même de mes ennemis doit m'être précieux; ce sont des hommes, ce sont mes frères, et j'aime mille fois mieux tomber entre leurs mains que de les exposer au moindre péril... Ah! laissez-moi plutôt reprendre ma route à travers les marais qui me sont bien connus; si la Providence veut que j'échappe aux persécutions exercées contre moi, elle daignera m'y soustraire; sinon, je saurai mourir.

«— Mourir! c'est bientôt dit, reprit le fermier; il faut du moins tâcher que ce soit le plus tard possible, et puis c'est charité que de tuer ces gens-là pour les empêcher de faire mal.

— Mon ami, ce n'est pas à nous à être leurs juges, encore moins leurs bourreaux; de vrais chrétiens ne doivent combattre leurs ennemis qu'en priant pour eux. Ah! promettez-moi, je vous en conjure, si les bleus me surprenaient ici, de ne leur faire aucun mal.

«— Quoi! il faudrait tranquillement vous laisser égorger ou vous laisser prendre? Mais, monsieur le curé, vous n'y songez pas. J'ai

un cœur d'homme, voyez-vous, et tant que vous serez dans ma maison, où je vous conseille bien de rester, Dieu aidant, je ferai mon devoir. »

Il faut fuir, se dit tout bas le pasteur; cet homme braverait tout pour me sauver, le sang coulerait pour moi... Non, je n'achèterai pas l'existence à un tel prix; demain je m'éloignerai secrètement, j'irai chercher un asile dans quelque lieu sauvage, et si je tombe au pouvoir de mes persécuteurs, je n'aurai du moins compromis la vie de personne.

Le lendemain, en effet, M. Lefebvre, ainsi se nommait le vertueux curé, se leva au point du jour, offrit à Dieu sa fervente prière et s'échappa furtivement sans oser prendre congé de son hôte, qui n'eût point consenti à ce brusque départ.

Déjà il a franchi la haie qui sert d'enclos au verger de la ferme, lorsque, jetant au loin ses regards pour choisir la route qu'il doit suivre, il voit, à une assez grande distance, plusieurs hommes armés se diriger vers la maison qu'il vient de quitter, et qui se trouve isolée de plus d'un quart de lieue du village. Plus de doute, c'est lui, c'est lui qu'on cherche; il va tomber au pouvoir de ses persécu-

teurs. Il n'est qu'un seul moyen d'échapper au danger qui le menace : il n'a point été vu, il peut retourner sur ses pas, traverser la maison du fermier et s'enfuir de l'autre côté. Oui, mais ce moyen de salut va compromettre l'homme hospitalier qui l'a accueilli dans sa détresse.

« Plutôt mourir s'écrie-t-il ; montrons-nous à ces soldats : ils ont mon signalement, bientôt ils me reconnaîtront, ils me poursuivront, et le brave Quidney sera ainsi à l'abri de tout danger. »

Quittant aussitôt la haie qui le déroberait à la vue des hommes armés, ils se montrent hardiment à eux, traverse un champ, puis un autre, avec une incroyable vitesse, se jette ensuite au milieu d'un vaste marais où se trouvent des mares profondes ; les soldats l'y poursuivent, et font sur lui une décharge complète de leurs armes... Vains efforts, le plomb meurtrier ne peut l'atteindre ; son agilité lui a donné une avance considérable sur ses ennemis ; un seul parmi eux s'acharne à le poursuivre ; bientôt il l'entend derrière lui hâlant de fureur, et, pour comble de maux, une large mare arrête en ce moment sa course. Redoublant de courage cependant, et habitué

d'ailleurs à franchir ces mares à l'aide de longues perches placées ordinairement sur les bords, il en saisit une et s'élance de l'autre côté. Son ennemi voulant suivre son exemple, tombe dans la vase, s'y débat, s'y enfonce ; il va périr... Non, non ; l'homme de Dieu a vu son danger, il retourne sur ses pas, se jette après lui, le ramène à bord et lui dit :

« J'avais cent pas d'avance, je vais les reprendre.

« — Malheur sur ceux qui m'ordonnent de poursuivre un si brave homme ! s'écrie le soldat, les yeux baignés de larmes ; monsieur le curé, je m'appelle Robert, et c'est entre nous deux maintenant à la vie, à la mort. Heureusement les autres là-bas ne peuvent nous voir ; je vais leur faire une histoire pour les éloigner, mais partez vite, adieu, que le ciel vous conserve ! »

En finissant ces mots, il serre avec une profonde émotion la main du pasteur, le regarde encore, puis se hâte de chercher un gué pour repasser la mare.

Qui dira le sentiment de bonheur qui était alors dans l'âme du fugitif ! Il venait de sauver un de ses semblables ; il venait, par sa noble action, d'exciter dans son cœur un vif

regret de s'être montré son ennemi, et cette douce pensée lui fit presque oublier tous les périls qui l'environnaient encore. Bientôt cependant le besoin et la lassitude l'en firent cruellement souvenir ; car, forcé de fuir tous les lieux habités, il manqua d'abri pour reposer sa tête, et de nourriture pour apaiser la faim qui le dévorait. Enfin la Providence, qui veillait sur lui, dirigea ses pas vers les côtes qui avoisinent Saint-Malo : là une barque le reçut et le transporta dans l'île de Jersey, d'où il passa en Angleterre et ensuite dans la capitale de l'Autriche.

Exilé sur la terre étrangère, M. Lefebvre y porta cette douce bienveillance, cette ardente charité qui de tout temps avaient fait battre son cœur à la vue d'un malheureux, quel qu'il fût. Il y porta aussi cette noble énergie que l'adversité ne peut abattre quand elle prend sa source dans la religion, et, faisant usage de toutes les ressources que lui offraient et son devoir et ses talents, il put encore satisfaire son penchant à la bienfaisance, et essuyer les larmes de l'infortune.

Un jour qu'il venait de faire l'aumône, à la porte d'une église, à une pauvre femme accablée sous le poids des années et de la mi-

sère, il l'entendit s'écrier en regardant la pièce de monnaie qu'elle venait de recevoir : « Oh ! si j'avais le double de cela, je pourrais lui faire du bouillon ! »

« — Du bouillon ? Vous avez donc quelqu'un de malade ? »

« — Hélas ! oui, monsieur ; un pauvre prêtre de votre nation : il mourait de faim dans la rue, je lui ai offert mon grenier et la moitié de mon pain ; mais il est si faible, si souffrant, et moi si pauvre ! »

« — Digne femme ! conduisez-moi vers lui, je vous en supplie. »

« — Oh ! pour cela, bien volontiers ! »

Et en même temps montrant du doigt une vieille mesure située à quelques pas, elle y fait entrer M. Lefebvre, monte avec lui un escalier raboteux, près de tomber en ruines, et dit en entrant, à un infortuné gisant sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du grenier :

« Allons, du courage, monsieur, voici un Français qui vient vous voir. »

« — Un Français ! répond le mourant en soulevant avec peine son œil appesanti. O mon Dieu ! vous avez exaucé ma prière ! »

Profondément ému, M. Lefebvre serre

avec la plus tendre bienveillance la main de l'infortuné et lui dit : « Oui, c'est un Français, c'est un prêtre, un ami, qui espère être assez heureux pour soulager les maux qui vous accablent. »

En un instant tout est changé dans le gale-tas de la mendiante. Un médecin est appelé ; tous les secours sont prodigués au pauvre malade, et huit jours après il était installé dans le modeste logement de son bienfaiteur ou plutôt de son nouvel ami, qui lui procura ensuite d'honorables moyens d'existence en l'associant à divers travaux littéraires dont il était chargé.

Depuis lors aussi la bonne vieille ne mendia plus, car les deux amis travaillaient pour elle comme pour eux : c'était un devoir ; ils surent l'accomplir, et tous deux y mirent un tel zèle qu'ils parvinrent à placer sur la tête de l'excellente femme une petite somme qui mit sa vieillesse à l'abri du besoin.

Ils étaient donc heureux ? Non, car ils songeaient à la France, à cette patrie si chère qu'on essaierait vainement d'oublier sur la terre d'exil.

« O mon pays ! ne vous verrai-je donc plus ? » disait souvent M. Lefebvre en laissant échapper des larmes.

« O mon pauvre père ! faudra-t-il donc mourir loin de vous, loin de ces montagnes où ma jeunesse s'éleva à l'ombre du sanctuaire ? » disait son ami, qui était un ancien moine de l'abbaye de Saint-Bernard ; et tous deux alors, se serrant la main, jetaient sur le sol étranger des regards pleins de tristesse.

Enfin l'horizon politique s'éclaircit ; beaucoup d'émigrés français obtinrent leur radiation de la liste fatale ; et d'autres, n'ayant personne pour solliciter cette faveur, essayèrent de franchir nos frontières à l'aide de quelque déguisement : les deux amis furent du nombre de ces derniers. Fatigués d'un exil qui chaque jour leur devenait plus insupportable, ils partirent, espérant que la Providence daignerait seconder leurs vœux. Les fatigues de la route, qu'ils durent faire à pied, les privations qu'ils eurent à souffrir, rien ne put ralentir l'ardeur dont ils étaient animés. Déjà ils avaient quitté l'Allemagne et traversé une partie de la Belgique conquise par la France ; encore quelques lieues, et ils allaient toucher le sol de leur patrie. Mais, hélas ! un obstacle invincible vint tout-à-coup anéantir leur plus chère espérance. De nouveaux ordres ont été donnés sur les frontières ;

partout s'exercent de rigoureuses recherches, et les deux exilés n'osent plus avancer ni retourner sur leurs pas. Une caverne profonde, au milieu d'un bois, devient pendant plusieurs jours leur unique asile, et, pour comble de maux, M. Lefebvre a la douleur d'y voir tomber son ami dans un état d'anéantissement qui semble annoncer sa fin prochaine.

« O mon Dieu ! je me sou mets à votre sainte volonté ; mais laisserez-vous périr celui qu'une fois déjà vous avez permis que j'arrachasse à la mort ? » dit-il un matin en considérant avec effroi cet infortuné ; puis, sortant de la caverne, il se décide à braver tous les dangers pour aller lui chercher au village voisin quelques secours qui relèvent ses forces.

D'abord sa propre faiblesse rend sa marche lente et difficile ; mais la pensée qui l'anime soutient son courage, et déjà il a atteint la lisière du bois, lorsque soudain une voix lui crie : « Halte-là ! où allez-vous ? » En même temps un brigadier de gendarmerie se présente à lui et le regarde fixement.

« Vous vous nommez Lefebvre, vous êtes prêtre et émigré ? »

« Cela est vrai, répond sans hésiter le verveux curé, et vous m'arrêtez sans doute ? »

« Mon devoir comme gendarme serait de le faire, mon devoir comme homme est de vous sauver si je peux. »

Pour la première fois alors M. Lefebvre jette les yeux sur la figure du brigadier dont il n'avait remarqué jusque-là que l'uniforme : cette figure, couverte de cicatrices, est animée d'une profonde émotion.

« Vous me regardez et ne me reconnaissez pas ; avez-vous donc oublié les marais où un pauvre soldat, qui avait tiré sur vous et qui vous poursuivait, allait se noyer sans votre secours ? lui demande le militaire en lui prenant la main. Eh bien, il vous reconnaît, lui : vos traits sont restés gravés dans mon cœur avec votre noble action ! »

« — Se peut-il, mon ami ? »

« — Oui, votre ami ; car, je vous l'ai dit, c'est entre nous à la vie, à la mort. » Et le prêtre et le gendarme se jettent dans les bras l'un de l'autre.

« Ce n'est pas le tout, reprend ensuite ce dernier ; on fait en ce moment de nouvelles poursuites contre les émigrés et les prêtres réfractaires : cela ne durera pas ; mais cependant si vous étiez découvert, ce serait fait de vous. Écoutez ; je me suis marié dans le village

ici près , j'y commande la brigade ; le maire est l'oncle de ma femme , il vous donnera un passeport ; venez avec moi , vous serez le bienvenu de ma famille : elle sait combien de fois j'ai souhaité cet heureux moment.... Eh bien ! hésiteriez-vous à vous confier au brigadier Robert ? sachez qu'il n'a jamais trompé personne.

« Robert , vous vous méprenez sur mon hésitation. A Dieu ne plaise qu'il s'élève dans mon cœur un seul doute sur votre loyauté ; mais mon sort est lié à celui d'un ami , d'un compagnon d'exil que je n'abandonnerai pas dans sa détresse , et que je n'ose vous prier de sauver avec moi. »

Ici Robert porte la main à son front , et semble hésiter à son tour , mais bientôt la générosité de ses sentimens l'emporte. « Après tout , dit-il , comme répondant à une objection qu'il venait de se faire à lui-même , tout cela peut se faire avec adresse ; ils n'en sauront rien , et c'est leur épargner un nouveau crime.... Puis , regardant M. Lefebvre : « Al-
lons , j'en sauverai deux au lieu d'un , sans cela je vois bien que vous ne seriez pas content , et que je ferais pour vous une chose inutile.

Quelque temps après les deux exilés revi-

rent la France , emportant au fond de leur cœur le souvenir du brave Robert. Ce dernier eut depuis le bonheur d'aller se fixer avec sa famille près de son noble ami , qui , rendu à ses paroissiens , les édifie encore chaque jour par son zèle , ses vertus et sa touchante bonté.